Neuvième Année. Dimanche 9 Mai 1897 N° 8.

LA CVRIOSITÉ

REVUE DES SCIENCES PSYCHIQUES

Directeur-Rédacteur en Chef : ERNEST BOSC

ABONNEMENTS : France et Étranger, 1 an.. ..... **6** francs

ADMINISTRATION : 6, Place Saint-Michel, à Paris, et à Nice

LES

SERMONS DE NOTRE-DAME

I

Puisque dans la chaire de Notre-Dame, on a fait aux occultistes l'honneur de parler d'eux, au nom de l'Eglise, ils peuvent bien à leur tour, parler de l'Eglise, au nom de l'occultisme.

Le Prêcheur de cette année est le T. R. P. Ollivier, des Frères prêcheurs autrement dits *Dominicains*.

Pour un homme ayant la langue aisée, diserte, facile, brillante, le P. Ollivier est un homme qui l'a telle.

Il a une faconde luisante, pétillante parfois, soutenue et surtout contenue, ce qui est une rare qualité.

Toute qualité ayant pour envers un défaut, celui-ci n'y manque pas et la contention de la faconde du P. Ollivier lui ôte de la portée qu'elle pourrait avoir.

Mais passons ; rien n'est parfait en ce bas monde, pas même l'éloquence d'un Frère Prêcheur épanchant sa brillante faconde du haut de la chaire de Notre-Dame.

Ce doit être un régal d'oreille et d'intelligence pour ceux qui écoutent le P. Ollivier après avoir entendu la terne pédantise de son prédécesseur.

Le P. Ollivier est un virtuose de l'*Art Oratoire*.

Ah ! qu'il manie bien la parole ! C'est à croire que les choses sont comme il les dit.

Le P. Ollivier étudie, dit-il, la raison d'être de l'Eglise Catholique.

Par étude, le brave homme entend des affirmations en l'air, d'apparence générale, se produisant au milieu d'un fouillis d'énonciations qui n'ont pas grand rapport avec les affirmations auxquelles il les donne apparemment comme soutien.

C'est comme si l'on disait que les violiers qui poussent sur les vieux murs en effritement soutiennent ces murs ; ils en cachent le délabrement auxquel ils concourent, voilà tout.

L'argument sur lequel le P. Ollivier insiste le plus pour établir la valeur de l'Eglise, c'est sa durée ; au fond la durée de l'Eglise est le seul argument de ses discours.

Mais s'il affirme le fait de la durée de l'Eglise, notre frère prêcheur se garde bien de dire un mot des moyens employés pour assurer cette durée.

Si c'est Dieu, le Dieu des Catholiques bien entendu, qui maintient l'Eglise, il s'est grandement servi des hommes pour atteindre ce résultat et ce n'est pas toujours ce qu'il y a de meilleur dans leur nature qu'il a mis en œuvre, exemples : Dominique. Torquemada, Borgia.

C'est probablement parce que l'Eglise a produit les trois susnommés que le P. Olivier nous dit qu'elle est seule à produire des saints !

La preuve que l'Eglise a une raison d'être, c'est qu'elle est une société, nous dit le dominicain-Prêcheur de Notre-Dame ; tout a une raison d'être, l'Eglise comme le reste de ce qui existe et cela n'est pas suffisant pour donner à l'Eglise un caractère de supériorité sur quoi que ce soit.

Cette société est nombreuse, preuve de son excellence, continue le P. Ollivier. Mais l'Eglise Mahométane est aussi nombreuse que l'Eglise Catholique, sous ce rapport, elle est donc aussi excellente ; de plus elle fait sans cesse de nouveaux prosélytes, tandis que l'Eglise catholique est en décadence, en sénilité, tandis que l'Eglise mahométane n'a pas encore atteint son âge mûr.

Comme société, l'Eglise Bouddhique est immensément plus nombreuse que l'Eglise Catholique, elle lui est donc sous ce rapport (comme sous bien d'autres) préexcellente. De

plus l'Eglise Bouddhique a conservé toute sa potentialité de prosélytisme, potentialité perdue par l'Eglise Catholique.

De plus les nations catholiques ont un déclin rapide, comme si elles étaient rongées par un virus interne qui les précipite à la mort.

L'Angleterre et l'Allemagne n'ont échappé au déclin rapide qui est l'apanage des pays catholiques qu'en se séparant de l'Eglise.

Byzance, l'Italie, l'Espagne sont des nations qui ne pourront revivre qu'en cessant d'être catholiques ; le catholicisme est une pierre sépulcrale qui étouffe tout ce qui accepte sa domination. La France, fille aînée de l'Eglise, a toujours vécu en mésintelligence avec sa mère, grâce à son rationalisme ; mais le peu de catholicisme qu'elle a admis n'en a pas moins fait ses ravages de virus morbifiques et nous assistons, en ce moment, à une maladie aigue de notre pays, causée par l'action du virus catholique.

Et ces affirmations, au lieu d'être fantaisistes comme celles du T.R.P. Ollivier, reposent sur la base solide des strictes données de l'histoire, base à la portée des yeux de tous ceux qui veulent se donner la peine de voir.

L'Eglise catholique est bien une société, une puissante société, mais humainement sa valeur est fort discutable.

Elle est même plus que discutable, elle est condamnable.

Par quoi l'Eglise a-t-elle assuré sa permanence ? Le T. R. P. Ollivier nous parle bien de cette permanence, mais il ne touche pas un mot des conditions qui l'ont produite. Nous ne sommes pas tenu à la même réserve et nous pouvons dire que la *Permanence de l'Eglise* est due à son art d'entretenir l'ignorance humaine, puis de la leurrer par l'espoir d'un bonheur imaginaire et posthume pour lui faire perdre de vue les contingences terrestres pendant que les agents de l'Eglise grandement attentifs à ces contingences, les accaparent pour le plus grand profit de l'Eglise.

C'est quelque chose que d'arriver à un pareil résultat et cela prouve en faveur de la force de l'Eglise.

Mais, c'est peut-être tout.

L'Eglise a une grande force ; son aptitude à illusionner les hommes, n'a guère été dépassée.

En passant, le T. R. P. Ollivier a donné, dans sa première conférence, un formidable renforcement au suffrage universel, comme il est pratiqué chez nous.

Il y a des vérités bien dites dans ces sermons et agréables à entendre dire de telle façon.

Le P. Ollivier nous raconte ce qu'est l'Eglise d'après la manière de voir des catholiques ; nous lui raconterons en échange, ce qu'elle est d'après la manière de voir des occultistes.

C'est déjà un peu commencé.

(A suivre) G. MORVAN.

LE CONGRÈS DE L'HUMANITÉ

Suivant la proposition fraternelle de M. Bosc, je viens dire ici, quelques mots du *Congrès de l'humanité*, non pour faire un *puissant appel* — je n'ai pas de si hautes prétentions — mais pour faire un appel sincère.

L'initiative du *Congrès de l'humanité* fut prise le 1er septembre 1894, par *la Paix Universelle*, revue spiritualiste, très indépendante de Lyon.

Le Congrès de l'humanité a pour but de réunir en 1900, au nom de l'AMOUR UNIVERSEL, toutes les sectes du monde.

Nous convions à cette fête pacifique, à cette trêve admirable, *tous les hommes de bonne volonté*, à travers toutes les frontières matérielles et spirituelles.

La *Solidarité Universelle* se fait, chaque jour, sentir davantage.

La douleur ou la joie des uns influent sans cesse sur les autres ; ceci sur toute l'étendue de l'échelle sociale.

La Terre devient toute petite, grâce à son système d'échanges rapides, à la perpétuelle diffusion des peuples et des races.

Il est donc temps d'entrevoir la *future harmonie*, l'HUMANITÉ-UNE, que les siècles écoulés viennent de préparer.

La Terre Féodale s'achemine vers la Terre-Une, suivant le même processus invincible qui fit de la France Féodale, la France-Une, qui va faire de l'Europe Féodale, l'Europe-Unie, après la suite des *épreuves nécessaires*.

Cette nation sublime de l'Unité de la Terre s'impose, aujourd'hui, non pas encore aux foules inertes, automatiques, esclaves aveugles de vieilles formules de divisions, mais aux penseurs vrais aux *hommes de cœur* surtout ; car la pensée, sans le cœur, et chose stérile et souvent funeste.

Que le règne de *l'Harmonie Universelle* soit fort éloigné, nul ne peut le contester ; mais il n'en est pas moins vrai, qu'il vient. — Il n'en

est pas moins vrai, qu'à travers les tempêtes, les horreurs de la guerre, les défaillances sensuelles et l'égoïsme général, nombreux sont aujourd'hui les hommes qui entrevoient l'aurore bénie des jours magnifiques de l'Avenir.

D'autre part, il est impossible de se proposer sur la terre un plus bel idéal que celui de *l'amour universel,*

Combattre pour son triomphe, c'est marcher soi-même d'un pas ferme vers la rédemption de l'âme de la pensée et se préparer des joies intimes qu'on ne peut soupçonner avant de les avoir éprouvées.

Donc, nous lèverons bien haut, le flambeau de l'*Amour Universel*; c'est à sa divine clarté que nous marcherons désormais.

Nous sonnons le ralliement dans tous les rangs, dans toutes les classes.

Qu'ils viennent ceux qui espèrent, ceux qui aiment !

Qu'ils s'unissent par le cœur, qu'ils forment une chaîne magique à travers toutes les nuits et les haines. Ils seront bénis dans les siècles! Leur sainte Phalange, disposant des forces même de l'Unité sera forte, invincible.

Le *Congrès de l'humanité* doit s'ouvrir par un vœu unanime d'amour universel.

Puis seront exposées sans discussions contradictoires, dans une atmosphère de liberté, de *sympathies pour tous*, les diverses doctrines et espérances.

Tous les aspects de l'âme humaine, de l'intelligence humaine, tous les désirs de l'Idéal *seront mis en présence* pour la première fois. Certainement alors, on sentira l'identité profonde de tous les cœurs à travers les divergences mentales.

Qu'en résultera-t-il ?

Le désir de ne plus combattre au nom de ces différences de formes, formules, doctrines qui sont toutes choses secondaires et le Désir intense de s'unir dans l'amour universel, qui est la chose principale, suprême, le centre fixe et radieux de toute lumière, de toute vie, de tout bonheur, de *toute harmonie !*

L'harmonie des doctrines ne peut-elle remplacer leurs guerres interminables ?

Le résultat pratique du *Congrés de l'humanité* sera précisément de faire entrevoir dans une clarté limpide, cette Vérité essentielle.

Le Congrès se formera par un *vœu unanime d'amour universel.*

Comprend-t-on l'importance et la solennité d'un tel acte unissant à la fois Hindous, Chinois, Européens, Américains, Africains, Catholiques, Brahmanistes, Bouddistes, Francs-Maçons, Socialistes, Humanitaires de tous ordres, Spiritualistes de toutes nuances, etc., etc.

L'homme intégral aura pris conscience de lui-même. Les divisions l'aveuglent le déchirent en tous sens. Il connaîtra désormais une vie plus haute, plus belle, une ascension sans fin vers un devenir éblouissant.

L'*Impression sera profonde, décisive!* Que *les hommes de bonne volonté* viennent donc à nous, qu'ils nous soutiennent de toute leur âme, que leur cœur s'élance en avant pour la réussite d'une telle œuvre de *Lumière* et de *Progrès*. Cette œuvre grandiose sera la gloire de notre siècle à la face de tous les siècles.

Au nom de l'amour Universel, haut les cœurs !...

Heureux celui qui contemple un grand idéal et s'en fait le chevalier fidèle !...

Amo.

Je donne ci-dessous une belle lettre de l'abbé de l'*Etoile.*

« Bien cher Frère,

« Oui, vraiment. je sens l'*Universel*, et sous ses deux aspects de *un* et de *divers*, de *Etre* et de *Non-Etre*, de *Créateur* et de *Créé*, d'*Absolu* et de *Relatif*, de *Parfait* et d'*Imparfait*, je sens la *Vie infinie* qui coule ou jaillit en *moi*, et je sens comme ce pauvre *moi* étrangle, étouffe et déforme la *Vie infinie* qui vibre en cette limite étroite. Et je me sens uni en cette *Vie infinie* en ce *Parfait,* en *Dieu*, avec toutes les âmes de vie qui confesse de même, en toute et humble sincérité, le vice de leur *moi*. A chacun de ceux-là, qu'ils soient de la Théosophie, de l'Occultisme, de quelle race, de quel culte, de quelle philosophie que ce soit, je dis sincèrement : « Mon frère, ». A tous je dirais s'ils pouvaient m'entendre : « Mes frères, travaillons chacun en notre *moi*. qui est évidemment divers, en notre *milieu*, qui est différent aussi ; travaillons au lieu de nous opposer, chacun à chacun, ce qui nous différencie, à comprendre d'abord et à faire comprendre que cette différence est la condition même du créé ; travaillons ensuite, en respectant ce qui nous *différencie*, à écarter ce qui nous *divise* et à sentir ce qui nous *unit*. Dieu est Unité, Satan est Division. Tout ce qui nous divise est de Satan, non pas de Dieu. Quiconque s'attache à ce qui divise, opinions, préjugés, habitudes, et s'en fait le champion au détriment de ce qui unit, celui-là est de Satan, sans le savoir, et se fait, fût-ce au nom de Dieu, le Chevalier de Satan. Catholiques ou libres penseurs, spiritualistes ou matérialistes, tous sont d'infirmes et aveugles sectaires, de naïfs

ou odieux tyrans, dès qu'ils prétendent imposer leur *moi*, la pensée et la volonté de leur *moi* comme le *moi universel. Il n'y a pas de* MOI UNIVERSEL. Chacun de nous sent cela, s'il a conscience de son *moi*, auquel, il le sent, tant de choses échappent, même de son propre corps, de son âme, de sa vie. LE MOI DIVIN sent, avec son infini d'Etre, l'infini du Non-Moi, l'infini du Non-Etre, qu'il transforme indéfiniment en l'ETERNEL DEVENIR. Sentons du moins, nous, pauvre atome du Non-Etre, que nous ne sommes pas l'Etre et que, s'il Est en nous, nous poussant au Devenir, il est dans les autres aussi, et que nous sommes incomplets, nous aussi comme les autres, et infimes et infirmes. Il est ainsi : Vérité, humilité, charité ne sont qu'un. Quiconque n'a pas la charité et l'humilité n'a pas la VÉRITÉ. Il peut connaître *une vérité* ou même plusieurs, plusieurs faits partiels, une ou plusieurs fractions de ce qui est ; mais il ignore l'Etre Un, Absolu, Universel, et plus encore l'Universel Non-Etre, Dieu seul est Dieu, et Dieu est Charité ; et l'Homme-Dieu est humilité, bonté et bienveillance pour tout et pour tous : même pour Judas, au moment du baiser infâme, il eut l'accueil de l'amitié ; combien plus l'aurait-il pour le baiser fraternel de Çakya-Mouni ?

« Continuez-donc, bien cher frère Amo, votre effort d'Unité et de Charité, votre prédication d'humilité. Je suis avec vous dans cet effort, et de toute ma foi chrétienne, je bénis cette prédication sur vos lèvres et sous votre plume, comme de toute ma foi je me la fais à moi-même.

« Je me demande à quelle *hauteur d'ignorance* se sont donc exaltés les théologiens qui s'imaginent avoir pris pour toujours et *ne varietur* l'exacte mesure des possibilités de la nature, l'exacte limite de la religion, de la science et de la puissance. Savent-ils, ces savants, même toutes les doctrines de nos docteurs scolastiques, même seulement tout saint Thomas d'Aquin ? Ce ne serait pourtant que peu de science auprès de la SCIENCE ; que peu de théologie auprès de la THÉOLOGIE ! Un peu plus d'humilité leur révélerait plus de vérité, et qu'*Opinion* n'est pas *Vérité*.

A Dieu, frère très cher ! et à vous en Dieu !

« *Abbé de l'Etoile.* »

Ces belles paroles se passent de commentaires.

S'il y avait dans les diverses fraternités de la Terre quelques âmes aussi nobles et sincères, l'harmonie se ferait vite entre les Doctrines-Véhicules qui sous des formes multiples contiennent et réflètent l'éternelle VÉRITÉ-UNE.

AMO.

AUTOBIOGRAPHIE DE L'ABBÉ CONSTANT

(Eliphas Lévi)

— SUITE —

J'étais d'ailleurs traité dans cette triste maison comme un véritable prisonnier : mes lettres étaient interceptées, les paquets à mon adresse étaient ouverts et visités ; on faisait chez moi, en mon absence, des visites domiciliaires, et tous mes papiers étaient lus. J'en ai depuis acquis la certitude. Je ne pus m'empêcher de croire qu'on suivait en tout cela des instructions supérieures, et je sentis tout ce que j'avais à attendre du clergé.

C'est alors que je composais furtivement *la Bible de la liberté*. On s'expliquera facilement les cris d'indignation dont ce livre est plein contre une société dont les moralistes sont si profondément corrompus.

La Providence me vint en aide. Je rencontrai à Paris, par le plus grand des hasards, un jour de sortie, M. Le Gallois, que j'avais déjà vu une fois avec mon ami Alphonse Esquiros, dont il était l'éditeur. Je lui parlais de mon livre, et il accueillit avec enthousiasme l'idée de le publier. Je traitais avec lui aux conditions qu'il me dicta et je repartis pour Juilly.

Huit jours après, le frère de M. Auguste Le Gallois emportait mon manuscrit, et au bout de huit autres jours, je reçus les premières épreuves.

Ces épreuves que du reste je ne cachais pas, alarmèrent sérieusement mes inquisiteurs. Un jour, je suis mandé à Paris par M. de Bonnechose, qui s'y trouvait alors. Je compris que tout était découvert. Je déclarai n'avoir rien à dire à M. de Bonnechose et n'avoir rien à apprendre de lui ; mais je fis mes paquets et je quittais Juilly pour venir à Paris hâter l'impression de mon livre.

Ce fut alors que les hommes qui m'avait persécuté se montrèrent à moi d'une manière plus franche, sinon plus honorable.

Un ecclésiastique que je ne nommerai pas, vint me voir et m'offrit, au nom de Monseigneur l'archevêque de Paris, tout l'argent qui serait nécessaire pour arrêter mon livre avant sa publication. Si j'avais été bien informé, on n'en serait venu à ces voies d'accomodement qu'après avoir essayé d'autres moyens, mais le gouvernement aurait refusé de s'y prêter.

Je fis répondre au prélat que je me félicitais d'être devenu rebelle et hérétique pour avoir

droit à ses bienfaits ; que du reste je ne vendais pas mes convictions, et que, quand bien même je voudrais arrêter mon livre, je ne le pourrais plus, des mesures étant prises pour le reproduire à l'étranger en cas de saisie à Paris.

Mon livre parut et fut saisi à Versailles une heure après la mise en vente ; mais j'avais eu l'alerte, tout était sauvé. Le clergé ne désespéra pas cependant encore de ma conversion. On me fit parler de rétractation et d'ouvrages en faveur de la bonne cause. On était alarmé de me voir porter encore la soutane, et on n'osait pas ou l'on ne voulait pas encore me frapper d'un interdit. Je ne cachais pas que je trouvais au-dessous de moi l'affection du scandale. Je ne portais encore ma soutane que parce que je manquais d'autres vêtements. Dès que je pus m'en procurer d'autres j'abandonnai cette robe, que je crois n'avoir jamais salie, mais sur laquelle on ne manquerait pas de jeter de la boue en me l'a voyant encore porter. Le clergé crut voir une concession dans cette démarche ; j'attendis tranquillement le jour de mon procès pour lui répondre.

Mon procès a été imprimé. On sait que je me suis présenté devant la Cour d'assises avec le calme de la conviction et la décence de l'honnête homme, aussi éloigné de renier mes croyances que de braver et d'insulter qui que ce soit. Des hommes loyaux, mais trop emportés, ont trouvé à redire à ma modération. Je leur répondrai qu'avec un caractère comme le mien la modération est un acte de grand courage. Du reste, en ceci l'opinion publique m'a été favorable, et le tribunal lui-même, que j'avais presque défié de m'absoudre a été indulgent pour moi.

Maintenant je publie un livre tout de douceur et de paix qui ne pourra sans doute être incriminé par aucun ministère public, quelque peu bienveillant qu'il puisse être. J'y enseigne l'amour véritable, c'est-à-dire le pur et saint amour. Les bonnes âmes me comprendront et aimeront la lecture de mon livre, les hommes dépravés en riront et le tourneront en sales plaisanteries, moi je ne m'en affecterai pas et je continuerai à écrire ce que je croirai utile au salut du monde et au bonheur de mes frères.

(*A suivre*) ÉLIPHAS LÉVY.

LA DENTELLIÈRE DU PUY

(Suite)

Durant ce monologue de l'infâme descendant d'une noble race déchue en sa personne, Patrice s'était rendu dans son cabinet où se trouvait la bibliothèque ; y ayant choisi quelques livres, il s'apprêtait à descendre à la salle à manger où se trouvait Dorothée, quand Mlle Roussel le prévint que sa femme se trouvant encore plus souffrante, le priait de venir auprès d'elle.

— J'y cours mon enfant, dit Patrice à Olympe ; toi va porter ces livres à ma cousine.

Dès que Paternot fut entré dans la chambre d'Armande, celle-ci d'une voix de mauvaise humeur, lui dit de fermer la porte et de s'approcher de son lit.

Depuis ce matin, je n'ai bu que de la tisane, cela m'ennuie, je t'avertis, car j'ai faim, plus qu'à l'ordinaire ! Je veux bien jouer la comédie, mais non pas en souffrir... et puis je veux tout savoir, et ce que tu comptes faire... Ne vas pas me faire jouer un rôle, dont tu profiterais pour cajoler, Madame Dorothée... tu sais, j'ai des soupçons... ce que tu m'as dit hier, que cette dame pourrait se remarier, etc., etc. — Si je mourrais, tu voudrais peut-être te la payer... ou plutôt palper seul sa fortune... J'ai beaucoup réfléchi, Patrice, je crains que tu ne sois pas franc avec moi !

Patrice fut fort contrarié et même agacé de la sortie de sa femme, d'autant qu'il venait de constater, que le cas échéant de la mort d'Armande, il n'aurait aucune chance d'épouser Dorothée ; aussi prenant les deux mains de Mme Paternot qu'il serra fortement par un mouvement nerveux.

— Trève de bêtises, Madame, nous touchons à un moment critique où les décisions doivent être promptes et énergiques.

— Que veux-tu dire, murmura à voix basse Armande, effrayée de l'aspect terrible de son mari ?

— Tu vas le savoir... et pas un mot je te prie... je voulais ne te faire part, qu'au dernier moment de mon projet, mais puisque tu m'y forces le voici... il est irrévocable !

Dorothée ne sortira plus de cette maison... ce soir, je lui verserai un narcotique puissant ; la grosse Marie en aura sa part et lorsque Mlle Roussel aura quitté la maison (car tu devras être mieux dès 6 heures et même manger un peu) je viendrai avec tout ce qu'il faut pour rendre notre parente à jamais muette !...

Armande ouvrit démesurement les yeux ; elle ouvrit aussi la bouche pour faire une objection, malgré la défense de son mari ; mais celui-ci lui mit rudement la paume de la main sur la bouche, se bien qu'Armande crut un instant que l'homme qu'elle avait devant elle, qu'elle avait connu si calme et si pondéré, était soudainement devenu fou, mais un fou féroce et qu'il voulait peut-être attenter à ses jours.

Aussi, Armande épouvantée se glissa sous ses couvertures et de ses deux mains glacées par la terreur, elle la retenait au-dessus de sa tête...

Paternot impatienté découvrit sa femme d'un mouvement d'une telle violence, qu'Armande à demi-nue se mit à genoux sur son lit protestant de son obéissance à son mari.

Alors, Patrice, ramenant plus doucement draps et couvertures sur sa femme lui dit, en radoucissant la voix :

— Ce que je viens de te dire, sera fait avant que minuit ait sonné ; comme je veux que tu aies des forces pour m'aider dans ma besogne, je vais t'apporter à manger en secret, je te donnerai du pain, du jambon et de l'excellent vin.

Armande reprit courage, il ne veut tuer que la cousine, puisqu'il a besoin de moi, se dit-elle !

— Ce soir, pendant le dîner, je t'enverrai par Marie, de fort bonnes choses à manger et du vin d'extra, que je réserve à Dorothée, moi je m'excuserai de n'en point boire.

— Mais alors, si j'en bois moi, je m'endormirais alors comme la cousine ?

— Mais, non, laisse-moi continuer. Je dis donc que Marie, te portera à boire et à manger et dans nourriture et boisson sera mélanger un narcotique. — Tu diras à la grosse Marie que tu n'as pas faim, puis tu feras semblant de te désoler à la pensée que je serais très contrarié de ne pas te voir profiter de ces bonnes choses... et ensuite, comme subitement inspirée d'une bonne idée, tu diras à Marie de les manger à ton lieu et place de suite et en ta présence, tu seras ainsi assurée que la gourmande absorbera entièrement ta portion... Tu l'encourageras en lui disant qu'elle te rend bien service, car M. Paternot serait on ne peut plus mécontent s'il apprenait que tu n'as touché à rien... M'as-tu compris ?

— Oui, mon ami !

— Hé bien, je vais me procurer de quoi apaiser ta faim, je vais dire qu'on te laisse reposer une heure et durant ce temps, tu te restaureras.

Tout se passa au dîner, ainsi que l'avait arrangé et prévu Patrice ; la grosse Marie ne se fit pas trop prier pour manger et boire à la place de sa maîtresse.

Quant à Mme Dorothée, elle aussi trouva les mets et le vin excellents, elle y fit honneur, de plus elle était fort satisfaite d'avoir seulement 24 heures à passer dans cette maison où chaque objet heurtait ses goûts et dans laquelle ses habitudes étaient tellement changées qu'elle se promettait bien de ne plus se soumettre à une pareille épreuve ; aussi elle faisait mentalement des joyeux adieux à Belle-Mine.

— J'ai la tête lourde Patrice, dit Mme Dorothée, une demi-heure après son dîner... j'ai peut-être fait un trop bon dîner et je vous en veux un peu, mon cousin, d'avoir trop insisté pour me faire apprécier votre bon vin. Certes, je reconnais que c'est dans un louable motif et sous l'empire d'un légitime orgueil de propriétaire ; mais il n'en est pas moins vrai que vous m'avez forcé à trop faire honneur au vin de votre cru !

Patrice souriait et de très bonne humeur, il dit à Dorothée :

— Je vais enfermer ce qui reste encore de la bouteille, je vous le conserve pour demain,.. si je le laissais sur la table, Marie ne se ferait pas faute d'y goûter ! c'est si gourmandes ces filles-là.

— Voulez-vous prendre du thé cousine, ajouta Paternot en voyant pâlir Dorothée.

— Oui, je veux bien, dit-elle !

— Je vais vous le préparer moi-même, dit Patrice et si vous préférez le prendre au lit, notre servante vous le montera tout chaud.

— En effet, je me sens la tête si lourde que j'aime mieux prendre mon thé d'ici une demi-heure, mon cousin, je sonnerai, quand je serai au lit...

Et prenant congé de Paternot, Mme Dorothée, déjà à demi-inconsciente monta à sa chambre pour se coucher.

Lorsque Mlle Roussel ne couchait pas chez les Paternot, il était convenu, d'après leurs arrangements, qu'elle n'y prenait pas le repas du soir ; ainsi ce jour-là, après avoir préparé le dîner, Olympe s'était retirée à 7 heures. La grosse Marie ayant enlevé le couvert et servi le thé à la cousine de ses maîtres, in-

forma Madame Paternot qu'elle fut trouver dans sa chambre, que se sentant prise d'une extrême lassitude, elle lui demandait l'autorisation de se mettre au plus tôt au lit.

— C'est drôle, que tu te sentes mal, après avoir si bien dîné, dit Armande à sa servante avec un sourire ironique, sans doute, tu auras mangé avec un peu trop de hâte, dans la crainte que M. Paternot te surprit à dîner à ma place ! Va te coucher au plus tôt ma fille, demain tu te leveras de meilleure heure pour achever l'ouvrage que tu ne peux faire ce soir !

Marie eut à peine le temps de se dévêtir et de se mettre au lit qu'un sommeil de plomb s'empara d'elle.

Paternot, ayant entr'ouvert sa porte et la voyant profondément endormie, l'enferma à clé dans sa chambre. Une fois tranquille de ce côté, il s'en fut à la cuisine où le charbon du foyer n'était pas encore entièrement consumé; il le raviva avec quelques coups de soufflet, puis il le mit dans un réchaud dans lequel, il plaça un gros clou très pointu afin de le faire rougir. Paternot, tout en faisant ses préparatifs avec calme, s'étonnait lui-même de se sentir une volonté si ferme, en présence de l'acte qu'il se préparait à accomplir sans la moindre hésitation. Il semblait à Patrice qu'une force étrangère agissait en lui et par lui... et dès que le misérable essayait de se rendre mieux compte de cet étrange dualisme, il en ressentait une douleur au cerveau, qui l'empêchait de reprendre son empire ordinaire sur lui : En effet, plus Patrice cherchait à comprendre ce qui se passait en ce moment dans son propre corps, plus l'obscurité se faisait dans son entendement et alors ses membres se mouvaient avec une célérité et une vigueur qu'ils n'avaient plus depuis bien des années déjà !

— C'est étrange, se dit enfin Patrice, combien j'ai du courage ! Ce que je vais exécuter est bien simple; je n'ai pas de lutte à soutenir... Je me trompe, je ne suis pas courageux, mais seulement habile; voilà tout.

Pendant ce monologue, le clou étant suffisamment rougi, Paternot son bougeoir d'une main et son réchaud dans l'autre, s'en vint trouver Armande, qui d'après ses ordres devait être vêtue et prête à le seconder.

En entrant dans la chambre de sa femme, il la vit couchée à terre se tordant dans une angoisse mortelle, pâle comme une morte et les yeux égarés...

— Mon Dieu, dit Armande, en voyant entrer son mari, c'est donc bien vrai que tu veux tuer Dorothée... Ah, je n'ai pas le courage de te suivre chez elle... Je ne puis me soutenir sur mes jambes.

Madame Paternot parlait les yeux baissés, elle n'osait regarder son mari. Celui-ci posa son bougeoir sur la table de nuit et le réchaud sur le parquet ; puis prenant sa femme par les deux bras, il la souleva et la maintint debout devant lui, la forçant à le regarder...

Alors Armande jeta un cri étouffé, elle ne reconnaissait plus Patrice ; l'expression de son visage était hideuse. Une volonté féroce s'y peignait ! C'est un démon, mon Dieu, mon Dieu, gémit Armande, essayant de se dérober au regard diabolique de son mari ; mais celui-ci la fixait avec une intensité jusque là inconnue à Armande ; puis ces mots sortirent lentement et avec un son de voix étrange de la bouche de Patrice....

— Il le faut, je suis le maître ; marche devant et obéis, ou je t'étrangle.

Armande croyait être en proie à un horrible cauchemar ; elle prit le bougeoir et précéda son mari dans le couloir. En face de la porte de Dorothée, Mme Paternot hésita de nouveau ; alors Paternot la saisit à la nuque en la serrant fortement.... Armande crut que sa dernière heure avait sonnée... Il lui sembla que la main de son mari était devenue d'une dimension considérable, car sans difficulté les doigts s'étaient repliés très faiblement, entourant son cou enveloppé d'un gros fichu.... Elle ouvrit la porte de la chambre, la grande main se détendit...

— Approches-toi de Dorothée et tiens-lui la tête courbée en avant.

Armande obéit, mais comme un véritable automate, car elle avait perdu toute faculté de penser.... Dorothée profondément endormie par le narcotique, ne fit aucun mouvement....

— Bien, à présent tiens la bougie près de l'oreiller.

Alors Patrice avec une pince prit le clou rougi au feu et sans le moindre tremblement dans la main il enfonça la pointe sous la nuque, entre deux vertèbres du cou.

Le corps de Dorothée eut un soubresaut, ses yeux s'ouvrirent démesurément et ses bras se raidirent dans un mouvement spasmodique... C'était fini ; pas un cri, pas un gémissement ne fut poussé par la victime des Paternot.

(A suivre) M. A. B.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

La Lévitation. — La Survie. — Catéchisme de doctrine spiritualiste. — Brochures diverses.

N. B. — Depuis plus de deux mois, nous avons sur le marbre une longue étude sur le nouveau livre de M. Van der Naillen : *Dans le Sanctuaire*, n'ayant pas voulu couper en deux articles cette étude, nous la donnerons en entier dans un très prochain numéro.

Recueil de documents relatifs à LA LÉVITATION *du corps humain*, par Albert de Rochas (1). — Le colonel de Rochas est un des hommes qui ont le plus fourni de matériaux pour démontrer l'existence d'une force psychique, ses travaux et ses expériences sont aujourd'hui, connus dans le monde entier. Son dernier volume, *L'extériorisation de la motricité* a fait quelque bruit dans tous les mondes, mais principalement dans le monde savant. Aujourd'hui, A. de Rochas a voulu démontrer dans le nouveau volume qu'il vient de publier, que la Lévitation est un fait absolument vrai et il nous fournit des documents qui partent du commencement de l'ère chrétienne et arrivent jusqu'à notre époque avec les expériences faites par M. de Rochas même, avec le célèbre médium napolitain, Eusapia Paladino.

Dans sa courte préface, A. de Rochas définit bien le but de son travail ; « Il m'est impossible de discuter la valeur des sources où j'ai puisé, au moins, pour les faits anciens ; chacun leur attribuera la valeur qu'il voudra. Je me suis borné à faire œuvre de compilateur et à fournir à ceux que la question intéresse, un recueil de documents qui, bien qu'incomplet, leur évitera des recherches longues et fastidieuses. »

A ce qui précède, nous ajouterons que les travaux modernes de l'auteur ayant démontré hautement le phénomène dit de *Lévitation*, on peut admettre comme vrais les mêmes faits d'une précédente époque.

LA SURVIE, échos de l'au-dela, par R. Noeggerath, avec une préface de Camille Flammarion ; un volume in-8°, Paris, librairie des Sciences psychiques, 3.50. — Le présent volume tend à démontrer par un grand nombre de communications *la Survie*, c'est-à-dire l'existence au-delà de l'existence terrestre, ainsi que sa réalité, sa manifestation et sa philosophie. Ce volume est un livre documentaire. Affirmer que toutes les communications sont l'œuvre de leur signataire serait peut-être s'avancer beaucoup et du reste le nom ici, dans l'espèce comme on dit au *Palais*, ne fait rien à l'affaire. — Mais ce que nous pouvons affimer, c'est que l'auteur est une spirite convaincue, pratiquant depuis bien longtemps, car il y a plus de vingt ans, nous la rencontrions fréquemment aux réunions de Mmes de Curton, Deslandes, Devoluet, chez Mlle Gronier, devenue plus tard Mme de Lamase, etc., etc. Ce sont souvent des sortes de comptes-rendu de ces réunions qui figurent dans le livre dont nous parlons.

Dans l'une des séances rapportées, où M. H. Delaage a failli tuer le médium de M. Devoluet en rompant la chaîne, pour serrer dans ses bras, le jeune Greco, il s'est glissé une erreur ; nous n'assistions pas à la séance, mais M. A. B. qui s'y trouvait, nous a affirmé que le jeune Médium Amélie, n'avait pas craché le sang et n'avait pas perdu sa médiumnité à la suite de cet accident.

Dont acte — quoi qu'il en soit, le livre de Mme R. Noeggerath est très intéressant et sera vivement apprécié de tous les spirites auxquels il s'adresse plus particulièrement.

C'est du reste un bon et excellent livre.

(A suivre) Ernest Bosc.

(1) Volume in-8° de 111 pages, avec une photogravure ; Paris, Librairie des Sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques.

Le Directeur-Gérant : Ernest Bosc.

Nice. — Imprimerie de la *Curiosité*, rue Chauvain, 14